La part de réalité qui se cache derrière tout cela, et qu'on dénie volontiers, est que l'homme n'est pas un être doux, avide d'amour, qui tout au plus serait capable de se défendre s'il est attaqué ; mais que parmi les pulsions qui lui sont données, il peut compter aussi une part puissante de penchant à l'agression. En conséquence de quoi, le prochain ne représente pas seulement pour lui un auxiliaire ou un objet sexuel, mais aussi une tentation de satisfaire sur lui son agression, d'exploiter sans dédommagement sa force de travail, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'emparer de son bien, de l'humilier, de le faire souffrir, de le martyriser et de le tuer. *Homo homini lupus* ; qui aura le courage, après toutes les expériences de la vie et de l'Histoire, de contester cette phrase ? En règle générale, cette agression cruelle attend une provocation, ou se met au service d'une autre intention dont le but pourrait aussi être atteint par des moyens plus doux. Dans les circonstances qui lui sont favorables, lorsque tombent les forces psychiques qui s'opposaient à elle et la réfrénaient, elle se manifeste spontanément aussi, l'homme se révèle une bête sauvage, étrangère à l'idée d'épargner sa propre espèce. Quiconque rappelle à sa mémoire l'atrocité des grandes migrations, l'invasion des Huns, des fameux Mongols sous Gengis Khan et Tamerlan, la prise de Jérusalem par les pieux croisés, et même les horreurs de la dernière Guerre mondiale, celui-là.

L'existence de ce penchant à l'agression, que nous pouvons sentir en nous-mêmes et présupposer à bon droit chez autrui, est le facteur qui perturbe notre relation au prochain et oblige la culture aux efforts qu'elle déploie. Par suite de cette hostilité primaire des hommes les uns envers les autres, la société culturelle est sans cesse menacée de ruine. L'intérêt de la communauté de travail n'en maintiendrait pas la cohésion, les passions de type pulsionnel sont plus fortes que les intérêts rationnels. La culture doit tout mettre en œuvre pour poser des barrières aux pulsions d'agression des hommes et tenir en respect ses manifestations par des formes de réactions psychiques. De là la mise en œuvre de méthodes pour inciter les hommes à l'identification et aux relations d'amour réfrénées dans leur visée, de là la restriction de la vie sexuelle, de là aussi le commandement idéal : aimer son prochain comme soi-même, qui se justifie effectivement par le fait que rien n'est plus contraire à la nature humaine originelle. Malgré tous ses efforts, cette aspiration de la culture n'a pas atteint grand-chose jusqu'ici. Elle espère prévenir les débordements les plus grossiers de la violence brutale en s'arrogeant le droit d'exercer une violence sur les criminels, mais la loi ne saurait avoir de prise sur les manifestations les plus prudentes et les plus fines de l'agression humaine. Chacun de nous en vient à laisser tomber les attentes illusoires qu'il a placées en ses semblables dans sa jeunesse, et peut apprendre combien leur malveillance lui rend la vie plus difficile et plus douloureuse. Ce faisant, il serait injuste de reprocher à la culture de vouloir exclure des activités humaines la querelle et la compétition. Sans doute sont-elles indispensables, mais l'antagonisme n'est pas nécessairement de l'hostilité, il lui sert seulement de prétexte.

Les communistes croient avoir trouvé la voie de la délivrance du mal. L'homme est univoquement bon, bien disposé à l'égard de son prochain, mais l'institution de la propriété privée a corrompu sa nature. La possession de bien privés lui donne le pouvoir, et donc la tentation, de maltraiter son prochain ; celui qui est exclu de la possession ne peut que se soulever avec hostilité contre l'oppresseur. Si l'on supprime la propriété privée, si l'on met tous les biens en commun et qu'on laisse les hommes participer à leur jouissance, la malveillance et l'hostilité disparaîtront parmi les hommes. Puisque tous les besoins sont satisfaits, personne n'aura aucune raison de voir en autrui un ennemi ; chacun se soumettra volontairement à la nécessité du travail. La critique économique du système communiste n'est pas mon affaire, et je ne puis examiner si l'abolition de la propriété privée est opportune et avantageuse. Mais je sais reconnaître dans son présupposé psychologique une illusion sans consistance. Avec la suppression de la propriété privée, on retire au plaisir d'agression chez l'homme l'un de ses outils, un outil certes puissant, mais certes pas le plus puissant. Quant aux différences de pouvoir et d'influence dont mésuse l'agression pour satisfaire ses intentions, on n'y a rien changé, pas plus qu'à l'essence de cette dernière. Elle n'a pas été créée par la propriété, elle régnait presque sans partage dès les origines, lorsque la propriété était encore très misérable (…). Si l'on évacue le droit personnel aux biens matériels, il reste encore la prérogative issue des relations sexuelles, qui doit devenir la source de l'envie la plus forte et de la plus forte hostilité parmi des hommes par ailleurs placés sur un pied d'égalité. Supprime-t-on cette prérogative par une libération totale de la vie sexuelle, si donc on élimine la famille, le noyau de la culture, alors certes on ne peut prévoir quelles voies nouvelles empruntera le développement culturel, mais on peut bien s'attendre à ce que le trait indestructible de la nature humaine l'y suive aussi.

Manifestement, il n'est pas facile aux hommes de renoncer à la satisfaction de leur penchant pour l'agression ; il ne s'en ressentent pas bien. Il ne faut pas sous-estimer l'avantage, pour une sphère culturelle assez réduite, de

permettre une échappatoire à la pulsion en traitant en ennemis ceux qui lui sont extérieurs. Il est toujours possible de lier un assez grand nombre d'hommes par l'amour, seulement s'il en reste assez pour que l'agression se manifeste contre eux. Je me suis jadis occupé de ce phénomène où, précisément, des communautés voisines et proches par ailleurs se combattent et se raillent réciproquement, comme les Espagnols et les Portugais, les Allemands du Nord et ceux du Sud, les Anglais et les Écossais, etc. Je lui ai donné le nom de « narcissisme des petites différences » nom qui ne contribue guère à son explication. On y reconnaît une satisfaction commode et relativement inoffensive du penchant à l'agression, par laquelle les membres de la communauté assurent plus facilement leur cohésion. Le peuple juif, éclaté en tous sens, s'est acquis auprès des cultures de ses peuples d'accueil des mérites dignes d'être reconnus ; mais hélas, tous les massacres des Juifs au Moyen-Âge n'ont pas suffi à rendre cette période plus pacifique et plus sûre pour leurs camarades chrétiens. Après que l'apôtre Paul eut fait de l'amour universel des hommes le fondement de sa communauté chrétienne, la conséquence inévitable en fut l'extrême intolérance du christianisme envers ceux qui étaient restés extérieurs (…). Ce ne fut pas non plus une incompréhensible hasard si le rêve germanique d'une domination universelle se donna l'antisémitisme pour complément, et reconnaissons qu'il est concevable que la tentative d'instituer une nouvelle culture communiste en Russie trouve son appui psychologique dans la persécution des bourgeois. On s'inquiète seulement de savoir ce que les Soviets entreprendront lorsqu'ils auront eu exterminé leur bourgeois.
Si la culture impose de si grands sacrifices, non seulement à la sexualité, mais aussi au penchant de l'homme à l'agression, nous comprenons mieux qu'il devienne difficile à l'homme de s'y trouver heureux. En vérité, l'homme originel s'en portait mieux, car il ne connaissait aucune restriction pulsionnelle. En contrepartie, son assurance de jouir longtemps d'un tel bonheur était mince. L'homme culturel a troqué une part de possibilité de bonheur contre une part de sécurité.

Sigmund Freud (1856-1939), *Malaise dans la culture*, chap. V.

Je franchis le pas suivant dans *Au-delà du principe de plaisir* (1920), la première fois que je fus frappé par la contrainte de répétition et le caractère conservateur de la vie pulsionnelle. Partant de spéculations sur le commencement de la vie et de parallèles biologiques, j'en tirai la conclusion qu'outre la pulsion de maintenir la substance vivante et de l'assembler en unités toujours plus grandes, il devait y en avoir une, opposée à la première, qui tendait à défaire ces unités et à revenir à un état originel anorganique. Outre l'Éros, une pulsion de mort ; c'est par la conjugaison et l'opposition des effets de ces deux pulsions que s'expliquaient les phénomènes de la vie. Or, il n'était pas facile de montrer l'activité de cette pulsion de mort supposée. Les manifestations de l'Éros étaient suffisamment frappantes et bruyantes ; on pouvait supposer que la pulsion de mort, dans l'être vivant, travaillait en silence à sa dissolution, mais ce n'était évidemment pas une preuve. Une idée menait plus loin : une partie de la pulsion se tournait vers le monde extérieur et apparaissait alors sous la forme d'une pulsion d'agression et de destruction. La pulsion serait ainsi elle-même contrainte de se mettre au service de l'Éros, l'être vivant anéantissant autre chose, animé ou inanimé, au lieu de son propre soi. À l'inverse, la limitation de cette agression vers l'extérieur devrait augmenter la destruction de soi, en marche de toute façon. En même temps, on pouvait deviner à part de cet exemple que ces deux sortes de pulsions n'apparaissent que rarement – peut-être jamais – isolées l'une de l'autre, mais qu'elles s'allient en proportions très diverses et variables, se rendant ainsi méconnaissables à notre jugement. Avec le sadisme, connu depuis longtemps comme pulsion partielle de la sexualité, on serait en présence d'un tel alliage, particulièrement fort, entre l'aspiration à l'amour et la pulsion de destruction, de même qu'avec son pendant, le masochisme, on serait en présence d'un lien entre la destruction tournée vers l'intérieur et la sexualité, lien à travers lequel cette aspiration autrement imperceptible devient frappante et sensible.
L'hypothèse de la pulsion de mort ou de destruction a rencontré des résistances, même dans les cercles psychanalytiques (…). Je reconnais que dans le sadisme et le masochisme, nous avons toujours eu devant les yeux, fortement alliées à l'érotisme, ces manifestations de la pulsion de destruction orientée vers l'extérieur et vers l'intérieur, mais je ne comprends plus que nous ayons pu ignorer l'ubiquité de l'agression et de la destruction non érotique, et manquer de lui donner la place qui lui revient dans l'interprétation de la vie. (Il est vrai que la soif de destruction tournée vers l'intérieur, lorsqu'elle n'est pas teintée d'érotisme, échappe la plupart du temps à la perception). Je me souviens d'avoir été moi-même sur la défensive la première fois que l'idée d'une pulsion de destruction a fait son apparition dans la littérature psychanalytique, et du temps qu'il m'a fallu pour y être réceptif.

Car les petits enfants, ils n'aiment pas entendre cela, cette évocation de la tendance innée de l'homme au « mal », à l'agression, à la destruction, et par là même à la cruauté. […]
La libido peut de nouveau être utilisé pour désigner les manifestations de la force de l'Éros, afin de les isoler de l'énergie de la pulsion de mort. Il faut avouer qu'il est d'autant plus difficile de saisir cette dernière que nous la devinons seulement, d'une certaine manière, comme un reliquat derrière l'Éros, et qu'elle nous échappe lorsqu'elle n'est pas trahie par son alliage avec l'Éros. C'est dans le sadisme, où elle infléchit dans son sens le but érotique mais satisfait pleinement, ce faisant, la vie sexuelle, que nous parvenons à pénétrer le plus clairement son essence et sa relation à l'Éros. Mais même là où elle survient sans intention sexuelle, fût-ce dans la plus aveugle rage de destruction, on ne peut méconnaître le fait que sa satisfaction est connectée à une jouissance narcissique extraordinairement élevée, en ce qu'elle montre au moi ses anciens désirs de toute-puissance. Modérée ou domptée, et comme réfrénée dans sa visée, la pulsion de destruction, dirigée sur les objets, doit procurer au moi la satisfaction de ses besoins vitaux et la domination de la nature. […]
Dans tout ce qui va suivre, j'adopterai donc le point de vue selon lequel le penchant à l'agression est chez l'homme une disposition pulsionnelle originelle et autonome, et j'en reviens au fait que la culture trouve en elle son obstacle le plus puissant. À un certain moment, au cours de cet examen, s'est imposée à nous l'idée que la culture est un processus particulier couvrant l'humanité, et nous restons toujours sous l'empire de cette idée. Nous ajoutons qu'elle est un processus au service de l'Éros, qui entend rassembler les individus, plus tard les familles, puis les tribus, les peuples, les nations, en une grande unité, l'humanité. Pourquoi cela doit-il se produire, nous ne le savons pas ; ce serait justement l'œuvre de l'Éros. Ces foules humaines doivent être liées entre elles par la libido ; la seule nécessité, les avantages d'une communauté de travail ne les maintiendront pas ensemble. Mais à ce programme de la culture s'oppose la pulsion d'agression naturelle des hommes, l'hostilité d'un seul contre tous, et de tous contre un seul. Cette pulsion d'agression est le rejeton et le représentant principal de cette pulsion de mort que nous avons trouvée à côté de l'Éros et qui se partage avec lui le règne sur le monde. Et je pense que désormais, le sens du développement de la culture n'est plus obscur pour nous. Il doit nous montrer le combat entre Éros et la mort, entre la pulsion de vie et la pulsion de destruction, tel qu'il s'accomplit dans l'espèce humaine. Ce combat est le contenu essentiel de la vie en général, et c'est pourquoi le développement de la culture doit être qualifié sans détour de combat vital de l'espèce humaine.

Sigmund Freud (1856-1939), *Malaise dans la culture*, chap. VI.

De quels moyens se sert la culture pour réfréner l'agression qui se dresse contre elle, pour la mettre hors d'état de nuire et peut-être même hors circuit ? Nous avons déjà rencontré certaines de ces méthodes, mais apparemment pas encore la plus importante. Nous pouvons l'étudier dans l'histoire du développement de l'individu. Que se passe-t-il en lui qui mette hors d'état de nuire son plaisir à l'agression ? Quelque chose de très remarquable que nous n'aurions pas deviné et qui pourtant est évident. L'agression est introjectée, intériorisée, mais renvoyée à vrai dire là où elle est venue, c'est-à-dire retournée contre notre propre moi. Elle y est prise en charge par une partie du moi, le surmoi, qui s'oppose au reste et exerce en tant que « conscience morale » la même et sévère agressivité contre le moi que celle que le moi aurait volontiers satisfaite sur d'autres individus étrangers. La tension entre le sévère surmoi et le moi qui lui est soumis, nous la nommons conscience de culpabilité ; elle se manifeste comme besoin de punition. La culture maîtrise ainsi le plaisir dangereux à l'agression en affaiblissant et désarmant l'individu ; elle place à l'intérieur de lui une instance de surveillance, comme des forces d'occupation dans une ville conquise. […]
On appelle « mauvaise conscience » cet état, mais en réalité il ne mérite pas ce nom, car à ce niveau, la conscience de culpabilité n'est qu'une peur de la perte d'amour, une peur « sociale ». Chez le petit enfant, cela ne peut jamais être autre chose, mais même chez beaucoup d'adultes le seul changement est le remplacement du père ou des deux parents par une communauté humaine plus grande. C'est pourquoi ils se permettent régulièrement de commettre le mal qui leur promet de l'agrément, pourvu qu'ils soient sûrs que l'autorité n'en saura rien ou ne pourra rien leur faire, et leur seule peur est d'être découverts. C'est avec cet état que la société doit en général compter de nos jours.
Un grand changement intervient seulement lorsque l'autorité est intériorisée par le fait qu'un surmoi est érigée. Par là, les phénomènes de conscience morale sont élevés à un stade nouveau, au fond c'est seulement à ce moment qu'on devrait parler de conscience morale et de sentiment de culpabilité. À présent disparaît la peur d'être

découvert, et, totalement, la différence entre faire le mal et vouloir le mal, car rien ne peut se cacher du surmoi, pas même les pensées. […]
Dans le but de présenter les choses simplement, choisissons l'exemple de la pulsion d'agression, et faisons l'hypothèse qu'il s'agit toujours dans ces conditions d'un renoncement à l'agression. Ce sera naturellement une hypothèse provisoire. L'effet du renoncement pulsionnel sur la conscience morale se produit de telle sorte que chaque quantité d'agression que nous nous abstenons de satisfaire est prise en charge par le surmoi et augmente l'agression de ce dernier (contre le moi).

Sigmund Freud (1856-1939), *Malaise dans la culture*, chap. VII.

La question où se joue le destin de l'espèce humaine me paraît être la suivante : son développement culturel réussira-t-il, et dans quelle mesure, à se rendre maître des perturbations de la vie en commun causées par la pulsion humaine d'agression et d'auto-anéantissement ? Sous ce rapport, l'époque actuelle mérite peut-être un intérêt tout particulier. Les hommes ont porté si loin leur domination des forces de la nature qu'avec leur aide, il leur est facile de s'anéantir mutuellement jusqu'au dernier. Ils le savent, d'où leur inquiétude actuelle, leur malheur, leur angoisse. Et il faut désormais s'attendre à ce que l'autre de ces deux « puissance célestes », l'Éros éternel, fasse un effort pour s'affirmer dans son combat avec son tout aussi immortel adversaire. Mais qui peut en prédire le succès et l'issue ?

Sigmund Freud (1856-1939), *Malaise dans la culture*, chap. VIII.